

**PARESSE POUR TOUS**

**DU MÊME AUTEUR**

*Et qu'advienne le chaos*, Attila, 2010 ; *Le Tripode*, 2014  
*La Grande Panne*, Le Tripode, 2016

L'illustration de couverture et le paresseux  
ont été réalisés par Simon Roussin.

© Éditions Le Tripode, 2021

Hadrien Klent

# PARESSE POUR TOUS

*Sur une idée originale  
d'Alessandra Caretti et Hadrien Klent.*



**LE TRIPODE**

**10 avril 2022**

**J**

Il va être vingt heures. Sur la pendule molle, énorme imitation d'une peinture de Salvador Dalí offerte par un bénévole, devenue le gri-gri de la campagne, la grosse aiguille des minutes s'approche de la verticale. C'est le moment de bascule.

Il va être vingt heures : jamais un horaire n'aura signifié tant, pour eux. Jamais la règle du temps n'aura été aussi implacable.

*« Nous ne subirons plus le temps. Nous n'en serons plus les esclaves. Nous ne laisserons plus le travail nous imposer sa loi. Nous ne serons plus des fourmis laborieuses, pressées, empressées, compressées, enfermées dans des rythmes choisis par d'autres ! Nous irons à notre rythme, à notre vitesse, à notre lenteur quand nous le souhaiterons, à notre course si nous le voulons ! Le temps de notre vie sera notre temps. Uniquement le nôtre ! »*

Dans le jardin, les hamacs sont vides, abandonnés. À l'étage du vieux bâtiment, les anciennes chambres du couvent Levat transformées en bureaux sont bourrées à craquer. Tout le monde est là.

Tout le monde est là, mais plus personne ne parle : plus du tout. Il y a quelques minutes encore, ils commentaient les derniers chiffres qu'ils recevaient. C'est fini, maintenant. Maintenant c'est seulement l'attente. L'attente de toute cette drôle de troupe qui ne ressemble vraiment pas à une équipe de campagne.

Mauvaise troupe. Joyeuse troupe. Troupe variée, colorée, lumineuse. Il n’y a pas une seule cravate, pas un seul tailleur. Il y a un boubou, des jeans rapiécés, une robe kaki, un pull fait maison.

Sur les affiches collées sur les murs du couloir, Émilien Long est, évidemment, sans cravate. Une chemise, un sweat, c’est tout. Même pas une veste.

*« Pourquoi faut-il mettre une cravate ? Pourquoi faut-il mettre un tailleur ? Pourquoi faut-il être bien coiffée ou bien rasé ? Cessons de nous contraindre ! Nous pouvons nous habiller, nous coiffer, comme nous le souhaitons car nous ne jouons pas un rôle, nous n’avons pas besoin de nous costumer. Le travail n’est qu’une part de notre vie. Il ne peut pas nous imposer notre tenue. Reprenons le contrôle de notre apparence. De notre vie ! »*

Ils regardent différents médias diffusés sur différents écrans de différentes machines. Suspendus à l’annonce officielle des résultats, à vingt heures pile. Toute la joie, l’humour, l’énergie qui ont accompagné cette campagne, tout semble frigorifié. Glacé. Cryogéné.

*« Cette force commune vous la percevez comme moi : elle dit qu’ensemble nous pouvons bouleverser les règles du jeu politique dans ce pays. Ce qui compte, c’est notre croyance, partagée, en un nouveau monde. Un monde qui peut devenir notre réalité, si nous l’écrivons tous ensemble ! »*

Émilien est seul, dans son petit bureau, tout au bout du couloir. Il termine d’écrire un texte, à la main, sur son cahier, son cahier petit format avec Babar sur la couverture. Mais ce n’est pas un texte qu’il écrit, ce sont deux textes. Deux textes, deux options encore possibles. Deux textes qui disent le contraire l’un de l’autre — il a voulu se plier à l’exercice,

refuser toute certitude tant que les résultats ne seront pas confirmés. Attendre jusqu'au bout.

*« Je ne suis pas fait pour cela. Je ne suis pas un homme politique. Mais qui est fait pour cela ? Si être candidat c'est se transformer en machine de guerre, si c'est savoir faire marcher un rouleau compresseur, alors quelle place peut-il y avoir pour une pensée autre de ce qu'est la politique ? De ce qu'elle doit être ? Mais j'ai décidé de continuer. De continuer sans être un warrior, sans être un winner, sans être un killer, sans être un start-upper. Simplement pour porter ce projet. »*

Dans son bureau, il est, maintenant, en train d'écrire deux textes qui disent le contraire l'un de l'autre, mais qui sont tous les deux tout aussi graves, sérieux, posés : *je me félicite de cette qualification pour le second tour* ou alors *je prends acte de ces résultats évidemment décevants*. Bien loin de l'énergie furieuse et glorieuse de son dernier meeting, jeudi dernier.

*« Nous voulons changer le monde ! Nous pouvons changer le monde ! Car ! nous ! sommes ! le ! monde ! »*

Émilien pose son stylo, lève les yeux vers l'écran qui diffuse France 2. Ce sont les toutes dernières secondes avant les résultats. À l'antenne, le chroniqueur politique Philippe Martin, qui, depuis deux ans, n'intervient plus à la télévision qu'en duplex depuis son jardin du Maine-et-Loire, finit de résumer les grands enjeux de ce premier tour, les différentes hypothèses envisageables. Il évoque les cinq candidats en position d'être au second tour, parmi lesquels Émilien Long, et la profonde remise en question du système que ce dernier propose. Comme chaque fois, Émilien écoute quelqu'un parler de lui, de son programme, comme si ça ne le concernait pas vraiment. Comme s'il était question de quelqu'un d'autre.

*« Ce n'est plus moi qui suis candidat, c'est nous tous, nous qui croyons que cette révolution démocratique peut l'emporter, qui sommes candidats. Nous sommes candidats ensemble, je ne suis que votre porte-parole, celui qui porte la parole qui réclame un monde réellement, radicalement, nouveau ! Un monde serein, reposé ! Un monde de cultures ! Un monde solidaire ! Un monde partagé ! Un monde équilibré ! Un monde ! Un monde juste ! Juste un monde ! Notre monde ! »*

Sur France 2, le présentateur reprend la parole :

— Merci, Philippe, pour votre analyse, nous vous retrouvons tout à l'heure au cours de la soirée. Il ne reste maintenant que vingt-trois secondes avant vingt heures, vingt-trois secondes avant que nous vous donnions notre estimation, avant que soit révélé le choix des Français, dans cette campagne si particulière qui aura rebattu toutes les cartes, cette campagne qui aura mis sur le devant de la scène beaucoup d'outsiders, mais aussi et surtout deux conceptions antagonistes de la société... Ces deux modèles de société seront-ils représentés ce soir ? La France va-t-elle être face à un choix entre une société du travail, de la production, de l'énergie, et une société du temps libre, du partage, de la décroissance ?

En bas, dans la cour, les hamacs, comme poussés par la tension de tous ceux qui sont installés à l'étage, dans les bureaux, semblent se balancer lentement. Frémir.

— Il est maintenant vingt heures. Les deux candidats en tête de l'élection présidentielle de 2022 sont...

C'est le moment de bascule. C'est le moment où tout va changer. Paresse pour tous ? Ou pour lui, rien que pour

lui ? S'il n'est pas au second tour, il sait que, demain, il sera, seul, dans son hamac, le tout premier de tous les hamacs de cette campagne, celui de la minuscule terrasse de son cabanon, à Sormiou. Là où, il y a un peu plus de deux ans, tout a commencé.

Il y a sept cent quarante-six jours.

Il faisait chaud à Marseille.

**25 mars 2020**

**J - 746**

Il fait chaud à Marseille. Anormalement chaud, pour une fin mars. Émilien est en tee-shirt. Installé dans le hamac de la terrasse de son cabanon, face à la Méditerranée.

Se balancer, ça aide à réfléchir, non ? Ça aide à prendre des décisions.

Il a pris une décision.

Il pivote à l'intérieur du hamac, sort les jambes, se balance encore quelques secondes.

Cela fait dix jours qu'il s'est installé dans la calanque de Sormiou. Dix jours que le confinement s'est imposé à la France — dix jours qu'un mail de Johanna Serpette, la directrice de son labo du CNRS, ESCV, « Économie, statistiques, cadre de vie », a demandé à tous les membres de l'équipe de rester travailler chez eux. On continue la recherche, mais à la maison. Habituellement, la maison d'Émilien Long, c'est un appartement anonyme dans une petite rue au-dessus de l'église des Réformés, en plein cœur de Marseille, avec une petite chambre pour lui, une grande chambre pour les jumeaux qui sont là la moitié du temps, et un vaste bureau. Appartement qu'il a cherché, et trouvé, vite, en revenant des États-Unis, quand il avait été décidé avec Christine, son ex-femme, de venir s'installer à Marseille, la ville de son enfance, devenue la ville de sa vie de père célibataire.

Émilien sort du hamac.

Dès qu'il a été question d'un confinement, comme en

Chine quelques semaines plus tôt, comme en Italie la semaine précédente, Émilien a pris la décision de venir à Sormiou. Il a chargé sa vieille bagnole de livres, de vivres. Un cubi de vin rouge ; des pâtes, des conserves. Des pommes ; des poires. Du papier ; du papier-toilette. Et le voilà dans cette calanque au sud de Marseille, un des endroits habités les plus sauvages de France, une zone de quasi-non-droit dans un pays où la loi « littoral » interdit toute forme de propriété privée en front de mer : Sormiou, c'est une centaine de petites maisons, des « cabanons » (mais avec des murs en brique, des toits en tuile), au beau milieu d'un parc naturel, au bout de la route dite « du feu » (prévus pour les pompiers, elle sert surtout aux résidents des cabanons — les autres Marseillais et les touristes ne peuvent venir qu'à pied). Sormiou : un petit paradis sur terre, sans électricité ni eau courante, mais charme, douceur, sérénité, et la Méditerranée en face, intensité, beauté, puissance. Un paradis, mais pour lui c'est la vie. C'est ça la vie.

Il attrape son smartphone.

Pour téléphoner, il faut aller au bon endroit, celui où il capte bien son opérateur, de l'autre côté du petit port. Il descend l'escalier vers le chemin qui serpente le long de la calanque. Il regarde ces petites maisons simples, les bateaux qui se balancent doucement. Tout n'est pas rose ici, la mentalité des « cabanonniers », fermés sur leurs traditions et leur folklore, n'est pas exactement celle d'Émilien — lui a toujours trouvé que les bandes de jeunes qui descendent de la cité de la Cayolle pour se baigner, flirter, écouter de la musique à fond, sont plus sympas que les habitants des petites maisons qui voient ces « non-résidents » comme des intrus. Il n'est guère assidu aux réunions de l'Association des Cabanonniers de Sormiou qui distribue les places de parking (voitures,

bateaux) et organise les règles en vigueur sur place — c'est somme toute une forme de *gated community*, ces morceaux de ville à demi privatisés où les riches aiment s'enfermer entre eux.

Émilien s'avance vers la pointe de la Buse.

Il y a là la toute dernière maison de Sormiou. D'ici, il voit bien son cabanon, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une maison dessinée par un petit enfant : une porte, une fenêtre, une petite remise attenante, et la terrasse — parfaitement orientée vers la mer au loin (la calanque est profonde, certaines maisons ne voient que la rive opposée). Émilien a hérité du cabanon : non pas des murs (il n'y a qu'un seul propriétaire dans cette calanque, une famille qui possède tous les bâtiments depuis leur construction, il y a plus d'un siècle), mais du droit au bail. Dans les années 1980, quand il était minot, il jouait là, sur la terrasse, avec sa sœur, pendant que son père bricolait et que sa mère jouait du violon. Maintenant ses parents sont vieux, ils ne viennent plus ; Isabelle, sa sœur, est parisienne, et ne descend que quelques jours l'été : Émilien, lui, a retrouvé, à son retour des États-Unis, le plaisir de passer du temps hors du temps, de rester pieds nus toute la journée, de pêcher, de faire griller du poisson, sieste dans le hamac, lecture de romans policiers — ce plaisir maintenant il le partage avec ses enfants, ils lisent leurs gros romans de dragons et sorcières, parfois le soir ils regardent un film tous ensemble sur son ordi, et dodo rudimentaire, les jumeaux dans le grand lit de la mezzanine et le père dans le canapé-lit de la pièce du bas. C'est doux.

Là, il est tout seul. Augustine et Pierre sont chez leur mère depuis dix jours. Lui a plongé dans cette vie particulière, cette conjonction inattendue entre un pays à l'arrêt qu'il ne

fait qu'entrevoir (quand il regarde, rapidement, l'état des nouvelles, quelques minutes quotidiennes pour balayer le *live* du *Monde*) et un endroit où tout est toujours, en permanence, à l'arrêt : ici personne ne travaille jamais. Venir pour travailler à Sormiou, ce serait comme prendre des vacances à la Défense : une faute de goût.

Et pourtant. Émilien devrait. Se. Mettre. Au travail. Cela fait dix jours maintenant qu'il se dit ça, qu'il faut qu'il se plonge dans son gros manuscrit, agglomérat d'articles, de notes, de commentaires sur l'actualité ou sur des livres, des films, des émissions de radio, de télé, tout ce matériau qu'il accumule depuis plusieurs années pour ce livre qu'il a promis à son editrice sur le rapport au travail dans le monde contemporain. Une vaste synthèse pédagogique de toutes les recherches qu'il mène depuis plus de vingt ans maintenant.

Son gros manuscrit, il est dans son petit ordinateur portable : sur le toit du cabanon un panneau solaire permet de recharger la batterie dans la journée ; et le téléphone quand il faut — la plupart du temps il le laisse éteint, ça tient plusieurs jours. Émilien aime bien être seul, réellement seul, sans SMS, sans réseaux sociaux, sans informations en temps réel. *Seul à Sormiou* : voilà le livre qu'il aimerait écrire. Ou alors : *Mes meilleures promenades dans les Calanques*. Ou encore *Comment cuisiner le poisson juste après l'avoir pêché*. Ou sinon *Reconnaître les plantes de la Méditerranée*. Mais ce n'est pas exactement ce qu'on attend de lui. Ce n'est pas exactement sa place, dans la société. Mais pourquoi ? Pourquoi est-il à cette place-là ?

Faire un pas de côté, au moins. Écrire autre chose que le livre qu'on attend de lui.

Encore cinquante mètres en direction de la mer. Il s'installe sur un gros rocher plat. Quatre barres sur son téléphone. Il cherche dans le répertoire le numéro de son éditrice : Éva Durand.

— Éva ?

— Émilien, ça va ? Tout va bien pour toi ? Tu travailles ?

— Oui et non Éva. Oui et non. Comme beaucoup, j'imagine, j'ai du mal à travailler. À avancer.

— Oui, comme tout le monde... Mais je sais que tu peux aller vite quand il le faut. Et il te reste un peu plus de deux mois. Tu devrais pouvoir y arriver.

— Écoute, Éva, je voulais te dire... j'ai envie d'autre chose. D'écrire autre chose. Un autre livre. Quelque chose de moins scolaire. Qui soit moins attendu. Qui soit plus efficace. Qui oblige tout le monde à réfléchir. Qui bouge vraiment les lignes. Tu vois ce que je veux dire ?

— Si tu veux dire, un livre plus « grand public », tu imagines bien que je ne vais pas te dire non...

Émilien regarde la mer à ses pieds, qui semble presque choquée par la conversation. Un type qui parle boulot alors que je suis là, mouvante, brillante, puissante : franchement !

— Grand public, je ne sais pas ce que ça veut dire. Ce qui m'intéresse, c'est à quoi il sert. À quoi ça sert d'écrire si je ne suis pas capable d'articuler mes recherches et ce qu'on est en train de vivre en ce moment ? Avec cette étrange injonction où il faut à la fois se protéger et continuer à travailler. Et donc tous les Français se retrouvent avec les mêmes contraintes qu'au bureau, mais en pire, parce qu'ils sont enfermés chez eux... Il y a dix jours, tu vois, j'espérais que ce confinement serait un temps de remise en question du productivisme. Que les gens allaient vraiment *arrêter* de travailler. Et puis, comme toujours, ça a loupé. Ce qui est compte, c'est que la

machine productiviste tourne à plein, depuis la maison s'il le faut. Ou, pire encore, la machine se donne l'illusion qu'elle continue. Avec le télétravail, les femmes ont encore plus de préoccupations sur le dos, les mecs ne vont plus se décrocher de leur écran, et tout ça pourquoi ? Pour quoi ? Tu vois, j'aimerais que mon livre serve à quelque chose. J'aimerais écrire un autre *genre* de livre.

Éva reste un moment silencieuse. Elle a le même âge qu'Émilien, ils se connaissent depuis quinze ans. Il venait d'obtenir le prix du meilleur jeune économiste du journal *Le Monde*, elle l'avait contacté pour lui proposer d'écrire un livre, précisément un peu plus « grand public » que ce qu'il avait publié jusqu'alors, articles abscons et sa thèse à peine remaniée — dont seul le surtitre pouvait prétendre éveiller l'intérêt de lecteurs non économistes : *Tout a changé mais rien n'a changé. Temps et conditions de travail en France de 1800 à 2000*. Le livre publié par Éva, sorti un an plus tard, en plein sarkozysme triomphant, avait connu un beau succès. Le titre avait aidé : *Travailler moins pour gagner plus*.

Et puis, en moins de quinze ans, tout s'est accéléré. Émilien a obtenu un poste de professeur à Princeton, est devenu un économiste de renommée mondiale. Il a construit un modèle mathématique permettant d'étudier les évolutions de la productivité au cours des siècles passés. Et il a obtenu pour ça le prix Nobel d'économie. Éva, de modeste responsable des sciences humaines dans une grande maison, est devenue l'éditrice d'un prix Nobel. Du jour au lendemain, sa place a changé.

Mais le prochain livre, le livre d'après le discours de Stockholm, le livre avec le bandeau rouge qui crie au lecteur que l'auteur est « prix Nobel d'économie », celui qu'elle attend maintenant, celui qu'Émilien doit lui rendre dans deux mois,

celui qu'il doit écrire, celui qu'il devrait être en train d'écrire : ce sera quel livre ? Quel *genre* de livre ?

Il y a deux types d'éditeurs : ceux qui ne s'intéressent qu'aux livres, à leur destin, à leur éclosion, à leur achèvement, à leur vie en librairie. Et puis ceux, et Éva en fait partie, qui conçoivent leur métier comme un tout, où la part humaine, celle de la relation avec l'auteur, est aussi importante que le produit final. Éva connaît bien Émilien, même s'ils ne se sont vus qu'une quinzaine de fois dans leur vie.

Elle sait que ces dernières années ont été un peu mouvementées pour lui. Professionnellement, le Nobel l'a projeté dans un monde de surexposition médiatique, l'a fait voyager sur tous les continents. Sentimentalement, sa relation s'est franchement compliquée avec sa femme Christine ; leurs jumeaux, Augustine et Pierre, avaient sept ans. Il y a eu tout un temps d'attente, d'hésitations, et puis finalement, à l'été 2018, tout s'est réglé d'un coup : le divorce, le retour en France (Émilien a quitté Princeton pour prendre un poste de chercheur au CNRS, le dossier a été traité par l'Élysée, le retour d'un Nobel prodigue n'est pas une mutation ordinaire), l'installation à Marseille. Sa vie a été bouleversée mais, Éva s'en est bien rendu compte à l'époque, il a su en tirer profit. Il a retrouvé son énergie, qui était tellement absente la fois où elle l'avait vu à dîner à New York, avec Christine, quelques mois après la remise du Nobel : un homme célébré un peu perdu, un homme en couple qui n'y trouve plus sa place — aujourd'hui c'est différent, il a repris pied. Et il s'est enfin engagé pour le livre avec bandeau rouge. Mais quel livre ? Quel *genre* de livre ?

— Écoute, Émilien, cet automne il risque d'y avoir beaucoup d'essais sur le covid, et à mon avis les gens auront envie

de lire autre chose. Quoi que tu proposes, si c'est avec de la hauteur, de la mise à distance, enfin ce que tu sais faire, ça sera super. Aussi bien pour nous, je veux dire la maison, que pour les lecteurs. Pas simplement le livre d'un Nobel, mais un livre qui serve à quelque chose, moi je dis oui évidemment ! Tu as quoi en tête ?

Au tour d'Émilien de rester silencieux. Parfois, ce Nobel est envahissant. Ce statut qui est le sien, l'attente qu'il suscite. Au début des années 2000, tout le monde le prenait de haut, ce normalien à l'accent marseillais et aux préoccupations démodées (le temps de travail, quel sujet de merde, lui avait dit un de ses collègues à l'École d'économie de Paris, après sa soutenance de thèse en 2002 : *so nineties!*). Vingt ans plus tard, Émilien est une star mondiale.

Mais je ne veux pas être une star mondiale ! Je veux rester le même ! Je suis resté le même !

Personne n'est vraiment capable de le croire. Personne n'a envie d'entendre que ce quadragénaire trop brillant, trop rapide, trop impatient (il l'a toujours été) est au fond un type calme, sympa, et humble (il l'a toujours été, aussi ; il l'est maintenant plus encore qu'avant, maintenant qu'il n'a plus grand-chose à prouver).

Et puis je suis père maintenant. Est-ce que c'est pour ça, parce que je vois mes enfants grandir, réfléchir au monde et à leur place dans celui-ci, que je pense qu'il faut que je dise clairement ce que j'ai à dire ? Que je veux mettre les pieds dans le plat une bonne fois pour toutes ? Que je ne peux plus me taire ?

— Le titre, Éva, tout sera dans le titre.

— Ah ?

– Tu vois qui est Paul Lafargue? Le gendre de Karl Marx. Un type sympa qui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a écrit des textes importants contre le travail.

– Oui, bien sûr, c'est le livre très connu, euh, sur la paresse...

– Voilà, c'est ça. Eh bien je vais reprendre son titre. Mon livre, ça sera : *Le Droit à la paresse au XXI<sup>e</sup> siècle*.

Silence, cette fois un peu dubitatif, de l'éditrice.

– Tu es sûr de toi? Tu es sûr que le mot « paresse » est le bon? Tu ne crois pas que c'est un peu... clivant?

– Oh écoute, Éva, je ne me lance pas en politique! C'est juste un livre pour faire réfléchir. Et ce n'est pas la paresse, c'est : le droit à la paresse. Il faut redonner aux gens le droit à la paresse. Le droit au non-travail. Le droit de vivre. Vivre, ce n'est pas seulement échapper à la maladie, c'est aussi et surtout : vivre vraiment. C'est-à-dire : en dehors de l'obligation du travail, du productivisme. Tu comprends?

– Écoute, Émilien, il ne faut pas me dire ça, je suis débordée, j'ai en permanence l'impression de travailler trop.

– Éva, ma chère, je crains que tu ne sois pas la lectrice idéale de mon livre. Ou alors si, justement : justement ça pourrait te convaincre. De changer quelque chose dans ta vie.

– Mais oui, convaincs-moi! Enfin, surtout, rends-moi un manuscrit dans deux mois, pour qu'on puisse le sortir à la mi-septembre comme prévu.

– D'accord, dans deux mois, promis!

– Je t'embrasse. Prends soin de toi.

« Prenez soin de vous », cette expression s'est imposée en quelques jours — pourquoi? Pourquoi un temps d'épidémie serait-il le seul moment où il faudrait prendre soin de soi? Pourquoi avant, c'était « bonne journée », « bon courage », et à

cause d'un virus on doit prendre enfin soin de soi. Pourquoi ne pas *tout le temps* prendre soin de soi, des autres, de la planète où l'on vit ?

Il va l'écrire, ce livre. Il va dire ce qu'il n'a jamais clairement dit jusque-là : il faut arrêter de travailler tant. On peut partager le temps de travail pour que *tout le monde* travaille, mais juste un peu. Fini le chômage, fini les *burn-out*. Dépasser les enjeux de classes, d'origines, de genres — affronter ce qui est en réalité l'enjeu principal qui détermine nos sociétés : le travail, le temps libre, les revenus.

Et pour cela, obtenir ce droit à la paresse. Pour tous. Tiens, ça pourrait faire un titre, ça : *Paresse pour tous*. Non, on dirait un slogan. Un bandeau, sur le livre ? En parler à Éva.

Émilien retourne à son cabanon, éteint son téléphone. Il s'assied à la table de la terrasse, avec un cahier et un crayon. Il a décidé d'écrire ce livre-là à l'ancienne. À l'instinct, aussi. Laisser tomber la parole universitaire. Dire ce qu'il pense vraiment. Agir. Lui qui a toujours eu du mal à s'engager, qui n'a signé que parcimonieusement des pétitions, en général d'une technicité telle qu'elles n'arrivaient même pas dans les journaux, il a envie maintenant de prendre la parole. Au moment du Nobel, il avait parlé, c'est vrai. Mais c'était chichiteux : c'était historique, c'était relativiste, c'était intellectualisé. Là il faut prendre parti. Là il faut secouer tout le monde.

*Clong-clong*. Le bruit très caractéristique de deux boules de pétanque qui se cognent l'une à l'autre.

— Oh, Émilien ! Tu m'entends ?

*Clong-clong*. C'est Ange Lecciato, un des rares cabanoniers résidents à l'année. Il y a quelque temps, Ange s'était fait faire une carte de visite à Marseille, avec son nom, son

numéro de portable, et cette simple formule : « glandeur professionnel ». Ange n'a même pas quarante ans, il tranche avec le profil des autres cabanoniers à l'année, tous des retraités.

C'est l'heure de la pétanque, mais adaptée aux temps du coronavirus : il suffit de ne pas s'approcher, et on traitera le virus au pastis, dilué dans de l'eau (un peu).

Paresse pour tous : pour Émilien aussi. Il sera toujours temps de s'y mettre, ensuite. Plus tard. Après la partie. Ou demain. Tout vient à point : à qui sait attendre.

## LE DROIT À LA PARESSE AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE – Introduction –

Au début des années 1880, un économiste écrivait : « Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion morbide du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes ont sacro-sanctifié le travail. »

Cette folie de la sanctification du travail, c'est Paul Lafargue, gendre du célèbre Karl Marx, qui l'a attaquée dans un livre publié en 1883 et qui a fait date : *Le Droit à la paresse*. Et même si en France la durée légale du travail est aujourd'hui de trente-cinq heures par semaine, et non plus de quatre-vingt-quatre heures, comme c'était le cas lorsqu'il écrivait ces lignes, pas grand-chose n'a changé dans notre monde actuel (à l'exception des enfants, qui ont fini par être protégés, du moins jusqu'à leurs seize ans, du moins en France). On peut donc dire : depuis maintenant trois siècles, cette étrange folie de l'amour du travail torture la triste humanité.

C'est parce que l'essai de Lafargue m'a semblé important, et largement oublié, que j'ai voulu lui emprunter son titre — auquel j'ai ajouté ce XXI<sup>e</sup> siècle dans lequel nous nous trouvons, manière de dire qu'il était temps de remettre au goût du jour les thématiques et analyses de Lafargue. Il est plus que temps !

En France, sur 30 millions d'actifs, il y a près de 20 millions de salariés du secteur privé. Vingt millions de personnes qui mettent leur force de travail au service d'entreprises dont ils ne possèdent pas le capital<sup>1</sup>. Ajoutez à cela un peu plus de 5 millions de salariés du secteur public qui, s'ils n'enrichissent aucun actionnaire, donnent leur temps à une pieuvre qui les dévore tout autant que les autres. Restent 3 millions d'indépendants dont, que je sache, le temps de travail n'est pas inférieur — loin s'en faut — aux deux précédentes catégories. Et, si la durée légale est de trente-cinq heures par semaine, combien sont-ils, parmi tous ceux-là (combien parmi vous, lecteurs ?) qui travaillent beaucoup plus en réalité ? Dans la population dite « en âge de travailler », il n'y a guère que les 3 millions de chômeurs qui ne sont pas soumis à la loi du temps de travail obligatoire. Or, ces chômeurs apparaissent comme les ratés de la société ; ils en sont très souvent les exclus. Pourquoi ? Pourquoi les « travailleurs » incarnent-ils la réussite, et les « chômeurs » l'échec ? Pourquoi réussir sa vie, c'est avoir un « bon boulot » ? Un gros salaire ? Pourquoi, au XXI<sup>e</sup> siècle, continue-t-on à demander à quelqu'un qu'on rencontre pour la première fois ce qu'il fait comme métier et non pas ce qu'il apprécie comme loisir ?

En 1883, Paul Lafargue est prisonnier : emprisonné pour propagande révolutionnaire, il est détenu à Sainte-Pélagie, dans le V<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il profite de cette réclusion pour reprendre une série d'articles sur le droit à la paresse qu'il avait publiés quelques années plus tôt et en tire l'ouvrage que nous connaissons aujourd'hui.

---

1. Pardon ! Il y a en France environ 70 000 salariés de sociétés coopératives dont le capital est partagé entre tous les travailleurs : cela représente un faramineux 0,35 %...

Au printemps 2020, comme la moitié de l'humanité, j'ai été confiné, comme enfermé chez moi, assigné à résidence, et j'ai profité de cette réclusion imposée pour écrire ce livre. Pour relancer cette passionnante notion du droit à la paresse inventée par mon illustre prédécesseur.

La paresse, ce n'est ni la flemme, ni la mollesse, ni la dépression. La paresse, c'est tout autre chose : c'est se construire sa propre vie, son propre rythme, son rapport au temps — ne plus le subir. La paresse au XXI<sup>e</sup> siècle c'est avoir du temps pour s'occuper de soi, des autres, de la planète : c'est se préoccuper enfin des choses essentielles à la bonne marche d'une société. C'est renoncer à l'individualisme, à l'égoïsme, à la destruction méthodique de notre planète. C'est ouvrir un espace ; des espaces. C'est se poser. Et même se reposer : se poser à nouveau, chaque jour, la question de ce qu'on est, de ce qu'on veut faire, de ce qu'on doit faire. Ne plus être un robot allant travailler, s'usant la semaine pour dépenser son fric une fois le week-end venu, en drogues de toutes sortes (numériques, chimiques, matérielles, culturelles, peu importe, ce sont autant de misérables voyages consuméristes) : on ne *ratrape* rien en dépensant l'argent qu'on a gagné en étant privé de sa vie. C'est déjà trop tard. On n'a qu'une vie : celle que vous êtes en train de vivre, là, aujourd'hui, maintenant. Ce n'est pas un brouillon, ce n'est pas une esquisse. C'est votre vie : vous ne pouvez pas perdre votre temps pour la gagner. Il est temps de la vivre.

C'est le sens de cet essai. D'abord de raconter l'histoire de la « paresse » (c'est-à-dire du temps libre) et l'histoire du travail, tout au long de l'Histoire. Et ensuite de prouver, je veux dire d'apporter une preuve réelle, avec des données chiffrées (une partie du contenu scientifique de

mes recherches est publiée en annexe : ceux des lecteurs qui veulent aller plus loin dans la démonstration pourront s’y référer), qu’il est possible, en France, d’arriver, comme le proposait Paul Lafargue il y a cent quarante ans, à une journée de travail de trois heures : « Le travail ne deviendra un condiment du plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l’organisme humain, une passion utile à l’organisme social que lorsqu’il sera sagement régleménté et limité à un maximum de trois heures par jour. »

Ces trois heures par jour, soit quinze heures par semaine, je démontrerai qu’il est tout à fait possible de les choisir comme durée légale du travail. Trois heures de travail « capitaliste » ou « productif » (selon qu’on travaille dans le secteur privé ou public) par jour, et pas plus. Le reste du temps, c’est pour la vie. Par toute une série de dispositifs de transferts de taxes, de limitations des salaires et de remise à plat de l’ensemble du dispositif de financement de la protection sociale, je prouverai qu’il est possible de changer radicalement les pratiques du temps de travail dans notre pays sans nuire ni à sa compétitivité ni à sa protection sociale, tout en préservant, voire en renforçant, le triptyque de notre devise qui semble, aujourd’hui plus que jamais, d’actualité : la liberté, l’égalité, la fraternité. À ces trois termes essentiels, j’en ajoute donc un quatrième, et soudain la devise de la République française semble encore plus parfaite : *Liberté, égalité, fraternité, paresse*.

Oui, le droit à la paresse est un droit humain fondamental, c’est ce que

— Papa! Papa!

Augustine et Pierre. Émilien garde son stylo en l’air. Il déteste être interrompu au milieu d’une phrase, mais :

— On est là !

En effet. Les deux jumeaux de neuf ans grimpent sur la terrasse comme deux Vendredi rejoignant un seul Robinson Crusoé. C'est comme ça, avec des jumeaux : toutes les images qui viennent à l'esprit, il faut en doubler la mise.

— Salut les chéris, qu'est-ce que vous faites là ? Votre maman est...

Tourbillon de mauvaise humeur :

— Évidemment que je suis là, tu ne penses quand même pas que les jumeaux allaient venir tout seuls jusqu'ici ?

C'est Christine. Son ex-femme. Qui ne s'arrête pas :

— J'ai essayé de t'appeler dix fois, ton téléphone ne marche plus ou quoi ?

— Ah... Il n'était pas allumé.

— D'accord. Monsieur éteint son téléphone. Et moi je fais comment pour t'appeler si tu ne réponds pas ? Tu te souviens que tu es père, hein ? Il a fallu que je remplisse une attestation de sortie pour motif familial impérieux ! Franchement tu es gonflé d'être venu ici.

Les jumeaux observent leurs parents d'un air renfrogné.

— Mais... Les quinze jours ne sont pas passés..., interroge Émilien.

Leur garde alternée fonctionne sur un système de deux semaines. Il restait quatre jours seul à Émilien, qui pensait justement en profiter pour avancer sur le début de son livre.

Christine, comme souvent lorsqu'elle est en faute, redouble d'exaspération :

— Je sais mais je n'en peux plus avec l'école à la maison, le boulot en télétravail, le confinement. Il faut que tu les prennes maintenant ! Tu pourrais te sentir un peu impliqué !

Christine est scénariste de séries pour la télévision. Elle gagne très bien sa vie, même en temps de confinement

(surtout en temps de confinement ! le monde entier regardant des séries sur tous les canaux numériques disponibles, et les chaînes reprogrammant des vieilleries pour fixer un public soudain plus captif que d'habitude : autant de droits d'auteur qui vont tomber ensuite) — le télétravail, pour elle, ce doit être quelques réunions de brainstorming avec ses coauteurs, rien de trop étouffant. Mais bon. Ne pas ouvrir un champ de conflit.

Et puis, il est ravi de retrouver ses enfants. Au cabanon, loin de tous, hors de tout, tous les trois.

Le droit de vivre. Vivre entièrement. Allez, venez les chéris ! Venez ! On va vivre ! On va profiter de ce confinement ! Mon livre, je travaillerai dessus trois heures par jour — et ça ira très bien comme ça.

**13 avril 2020**

**J - 727**

Philippe Martin a soixante-six ans, dont quarante-six de journalisme politique : en 1974, à tout juste vingt ans, il est entré à la rédaction de ce qui s'appelait alors la « deuxième chaîne couleur de l'ORTF » : devenue Antenne 2 en 1975, France 2 en 1992 ; en 2020 il est toujours là, chroniqueur politique respecté qui délivre ses analyses toujours vaguement centristes dans les émissions politiques ou au 20 heures. De l'ORTF aux podcasts, Philippe Martin a fluctué, sans jamais sombrer.

Le 15 mars au soir, toutes ses sources lui disaient qu'il y aurait bien un confinement généralisé pour tous les Français : il a décidé, sans attendre l'annonce officielle, de partir dans sa maison de campagne, au Puy-Notre-Dame, dans le Maine-et-Loire. Comme beaucoup, il pensait que ce serait l'affaire de quinze jours. Cela fait presque un mois maintenant, et il y en a pour un mois encore.

Assez vite, il a été décidé avec France 2 qu'il ferait ses interventions dans les émissions depuis sa maison, en duplex. Des techniciens, avec des masques et des gants, comme si on était en pleine guerre bactériologique, sont venus lui installer le matériel et la liaison. Un technicien de France 2, installé dans le seul hôtel ouvert à la ronde (à Saumur), suffit pour faire fonctionner l'ensemble : caméra, micro, projecteur, connexion. Philippe se maquille tout seul, devant le miroir de sa petite salle d'eau du rez-de-chaussée.

Le studio est installé dans une grande remise à outils dont la double porte vitrée donne sur le jardin à l'arrière.

Il est 20 h 12, et Philippe Martin intervient en direct. Assis sur une chaise en bois, avec le soleil qui se couche et colore d'un rouge discret le jardin derrière.

— Comme à chaque fois, l'intervention du président hésite entre l'optimisme et le pessimisme. Comme s'il voulait donner des gages à chacune des tendances qui s'opposent aujourd'hui en France. D'un côté, il insiste sur le fait que l'épidémie n'est pas terminée, loin de là. Il ne veut pas de relâchement, ce fameux relâchement qui inquiète tant le gouvernement. Mais, de l'autre côté, il se projette, et nous projette, dans un lendemain. Pour la première fois, il annonce une date pour le déconfinement. Et, surtout, il évoque l'après avec ces deux formules si importantes. D'une part, les « jours heureux », c'est-à-dire, vous l'avez dit, une référence au programme de la Résistance en 1944. Et d'autre part « sachons nous réinventer ». Le temps d'après sera-t-il un temps profondément bouleversé dans les politiques publiques ? C'est ce qu'il semble nous dire. Mais le fera-t-il vraiment ? Saura-t-il vraiment se réinventer ? Nous verrons.

À Paris, le présentateur le remercie, le duplex est coupé, Philippe décroche l'oreillette, le technicien vient débrancher son micro-cravate.

Savoir se réinventer. Depuis un mois, Philippe Martin est allé plusieurs fois dans la jardinerie la plus proche de chez lui (magasin jugé prioritaire en période de confinement) acheter des outils : une bêche, une houe, une grelinette (pour ameublir la terre sans la retourner). Et, soir après soir, les téléspectateurs ont pu voir, en arrière-plan, derrière le chroniqueur, son jardin changer : des carrés apparaître, des fruits et des légumes être plantés, semés, des fleurs aussi — Philippe a acheté un gros livre, *Le Guide Terre vivante de*

*l'autonomie au jardin*, sorte de bible *digest* de la permaculture, cette façon de cultiver la plus respectueuse de la nature, et des possibilités qu'elle offre de se passer de toute forme d'intrant extérieur : il y apprend les combinaisons entre plantes amies, et celles dont il faut au contraire se méfier. Ses capucines ont commencé à lever : elles attendent d'être rejointes par les tomates, qu'elles protégeront en fixant les pucerons ; ajouter le basilic pour plus de goût et de fructification et les œillets d'Inde pour éloigner les aleurodes.

Mais comment faire au moment du retour à Paris ? À la mi-mai ? C'est justement la période des saints de glace, les derniers jours de froid du printemps, après lesquels on peut enfin planter les légumes fragiles sans le moindre risque : les tomates évidemment, mais aussi les courgettes, les concombres, les melons, les aubergines. Il ne veut surtout pas rater cela : il faut qu'il reste ici jusqu'à la fin mai. Mais en juin, qui s'occupera de ce qu'il a planté ? S'il ne pleut pas ? Ou s'il pleut trop ? L'oïdium, un champignon qui fait blanchir les feuilles et détruit les plants de cucurbitacées, peut dévaster un potager en quelques jours, en cas de forte amplitude des températures. Et qui va éclaircir les épinards ? Reseumer des haricots tous les quinze jours ?

Il pourrait décider de prendre sa retraite. Il en a le droit, ayant dépassé l'âge légal depuis un moment. Mais il aime tellement son travail : il s'était promis d'aller jusqu'à l'élection présidentielle de 2022, sa neuvième consécutive, et d'arrêter enfin. À soixante-huit ans. Encore deux ans à s'amuser, à suivre les discours, les prises de position, les alliances, les déclarations, les discussions. Les disséquer, les analyser, les commenter.

Mais alors, le potager ?